

## Récitals sous les arcades de la ville

Que de vie, que de personnages sous ces arcades de la ville ! Une ville d'Aoste que plusieurs, surtout parmi les jeunes gens, ont du mal à reconnaître ; une ville, à l'image d'un grand village d'autrefois, où les gens se connaissaient, se disputaient et s'aimaient, où surtout personne n'était indifférent aux autres, personne ne passait sans être reconnu, salué. Ce sentiment de voisinage, cette connaissance personnelle représente le ciment qui unit en un seul dessein les échantillons de vie de ce recueil de poèmes tendres et simples qui exsudent la complexité de la vie des gens humbles et purs.

Dans cette ambiance prennent leur essor les mouvements et les pulsions du cœur, les sentiments de l'espoir et du désespoir, du bonheur et aussi de la mort ; les souvenirs, les méditations, l'amour pour la nature et pour les hommes, particulièrement pour les plus malheureux.

Mais, contrairement au titre de cet ouvrage, la vie est ailleurs que sous les arcades majestueuses de la ville. Elle se passe dans les coins les plus cachés, comme la ruelle des Cogneins, *la ruelle des pas perdus* ; ou bien dans des endroits particuliers frappés par l'ombre funeste du malheur, comme la Tour du Lépreux, avec son hôte prisonnier dans son enceinte, suppliant Dieu qu'il lui accorde un ami, et dans la Tour de Bramafan, qui renferme le souvenir de la princesse de Brangance que *sans pain sans eau / bien avant que pâtre / la soif, la faim / en manque d'amour / mourut de chagrin* ; ou bien, éloignés comme les prés de Montfleuri rayonnants de joie, quand les coccinelles s'y donnent rendez-vous, comme le font les jeunes gens de la ville, qui rentrent le soir *avec un grillon endormi / dans leurs cheveux noirs*.

Toutes les joies sont en *Offrande* dans le gourmand panier de la vie. *Comment faire pour choisir..., sans risquer d'en souffrir ?* Sur le Buthier, le pont des amoureux est caché dans la verdure, léger, suspendu entre le désir et le rêve, dangereux aussi, et redoutable, le fameux pont de corde, le pont des rendez-vous.



Mais *que compte le danger... / l'amour ailé au pas léger / passe où ne peut passer personne.*

Beaucoup mieux c'est d'être dévorés des yeux par un *Faune aux aguets dans les branches feuillues*, lors d'une *pluie dans le sous-bois*, sans avoir le chien de la pudeur qui gronde, *fait bonne garde / et court à la ronde*. Puisque *la lueur des astres passe si loin de nous*, derrière les doubles carreaux des fenêtres du cœur, à l'abri des tempêtes on aime *un peu, beaucoup, / passablement, à la folie / éperduement, il effeuillera*. Et peut-être, enfin, comme des loups qui agressent la vie tous les jours, revenir le soir parmi les siens, *mendiant d'anciennes tendresses / inoubliées*. Enfin, on est bien comme la chèvre de Jean, la corde au cou dans *le triste cadran de la vie ; / dans l'attente / que le temps passe / que peut-être la corde se casse / ou que son maître se lasse / et qu'enfin son destin se fasse*.

Sinistre, sur la ville entière, domine la butte des Fourches, un lieu de mort, évoqué par une ballade des pendus. Mêlée aux petits bonheurs, la mort est toujours là, les amis ont tous disparus. Quand elle frappe à la porte, comme à la maison de Jacquin, *n'ouvrez jamais vos portes / la nuit*. Et comment éveiller du sommeil éternel la belle meunière ? Au Moulin Secondin *tournent les meules, / moulins à prières les épis d'or / tombent en poussière*.

Mais dans la ville il y a des miracles de charité, comme ce drôle de *tailleur de la rite Mauconseil* qui, à *force de scie, de pince et de marteau*, cousait gratuitement aux pauvres leur dernier manteau, *un manteau de bois blanc*. Le corps était remis à la terre comme en échange - dans un mutuel rapport de sagesse - de toutes les bontés et beautés de la terre.

Et combien d'autres figures surgissent dans les rues de la vieille Aoste au fil de la mémoire : le rémouleur de la rue de Sales, lançant son appel et se pressant à sa meule *dans une fuite sauvage d'étincelles* ; l'ancien prophète des eaux, toujours à la *recherche des veines,...* / *qu'il touche avec sa fronde / où se dérobe l'onde* et qui meurt tout seul comme un bateau échoué sur les bas fonds ; les belles lavandières qui, *au bord de l'eau glacée des rives / jasaient d'ardentes passions éphémères* ; Justin de la Boëtta qui est sûr de revenir transformé en ce monde, où tout se renouvelle, alors que, c'est l'ombre de la guerre qui nous frôle dans les mots de Charles, rescapé du massacre et c'est la sacralité de l'hiver qui nous enchante dans les paroles du *Gentilhomme campagnard*, qui, en foulant la neige, a *la sensation de profaner le secret / d'un feu enfoui, s'apprêtant / à une explosion prodigieuse / de fleurs de fruits...*

Et voilà aussi le rapport avec la nature qui parfois a le dessus, rapport qui touche à l'identification totale avec celle-ci, lorsqu'on sent la *forêt qui est en nous* gémir dans *le creux laissé vide / du chêne centenaire / abattu par les nains*, de sorte qu'une métamorphose se produit et *je perçois les branches qui poussent / dans mes bras, / mes jambes qui s'enracinent / en terre*.

Mais c'est souvent une nature en rapport avec la nature des hommes et leur histoire. On la voit, la petite femme penseuse et méditative se promener en automne dans le jardin public de la ville, dont elle connaît si bien l'âme, observer la petite vie des petits êtres, en compagnie de la grandeur scientifique de la statue pâle de Laurent Cerise et à l'ombre de sa majesté le roi chasseur avec le bouquetin tué à ses pieds, tous dans l'attente de *la neige / dans toute sa splendeur / pour apaiser le monde et la nature, / les hommes et leur grandeur.*

Parfois c'est la tradition du Pays avec son parfum tout particulier qui nous saisit dans un *Retour de la Foire de Saint-Ours*, ou bien dans le travail patient de *La dentellière de Cognac*, absorbée dans les lacets et les cœurs de sa dentelle qui avance *comme une longue prière.*

Parmi les vers brûlants d'amour et les souvenirs mélancoliques voilà qui éclate comme un éclair plein d'esprit et d'humour la singulière *Rue Trottechien*, cette *rue sans façon, / sans rien promettre / ni créer d'illusions.* Point de *rue du beau soleil*, point de *rue des anges gardiens.* Il faut rester plongé dans la réalité qu'on connaît, ou qu'on croit connaître, puisque, comme Quasimodo, *nous nous balançons / entre les démons de pierre / les anges / et les chimères.*

il faut se demander... *qui entendra dans la montagne / les cris du berger / qui a perdu son étoile ?* Ce sont bien les cris de l'homme face à l'univers dans la suprême solitude d'une perte absolue. Mais dans ce recueil de vers, la vie est contemplée avec la sagesse de celle qui a vécu longtemps avec son mystère dans un rapport de sacralité, car c'est bien la vie une métamorphose *pour nous aussi / frêles larves / oubliées dans un cocon / tissé de fils de larmes...*, mais dans la lumière de l'espoir, car, *nous épanouirons / nos ailes bigarrées / dans un nouveau soleil.*

**Marco GAL, poète**